

Baume sur une plaie ouverte

Evelyne Voldeng, *Mes Amérindes*, poèmes, Regina, Éditions Louis Riel, 1987, 68 pages

Marguerite Andersen

Théâtre : côté crise, côté création
Numéro 53, septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Andersen, M. (1989). Compte rendu de [Baume sur une plaie ouverte / Evelyne Voldeng, *Mes Amérindes*, poèmes, Regina, Éditions Louis Riel, 1987, 68 pages]. *Liaison*, (53), 21–21.

Baume sur une plaie ouverte

par Marguerite Andersen

Critique littéraire, romancière et poète, Évelyne Voldeng nous offre son cinquième recueil de poèmes, un livre inspiré du folklore amérindien. Couronné avant sa publication par le prix L'Italia d'argent (1987) de la poésie, que lui a décerné le Centre culturel international Pelle di Luna, de Rome, **Mes Amérindes** nous entraîne dans un environnement de lumière, de couleurs, de fruits, de parfums, d'animaux et de plantes qui, nous le savons, n'existe plus vraiment, mais qui nous ravit.

Voilà la Mère des herbes et ses plantes baumières, l'homme qui apporte une « jonchée de racines magiques » et les baies sauvages dont nous nous régalerons durant les quelque soixante-dix pages du volume. Dans de courts poèmes, Voldeng réussit à évoquer, mieux encore, à faire revivre un monde naturel et mystique dont nous avons gardé la nostalgie, peut-être même sans le savoir.

Ce sont des poèmes solennels et pourtant simples, animés d'un rythme grave qui permet que

*La loge mystique s'illumine
Les esprits dansent
Les fleurs s'inclinent
Pesamment
Sur leurs tiges*

et que tout chante, nous enchante. Le folklore amérindien prend formes et couleurs, se fait fort contre et surtout avec les éléments, les quatre saisons. On a l'impression que la poète est à

l'écoute, mais sans être curieuse; qu'elle voit, sans être indiscreète, un monde qui n'est pas le sien mais dans lequel elle se meut avec grâce.

En abordant le dernier tiers du livre, on commence à se dire : Oui, mais... ce monde n'existe plus, c'est un rêve, c'est la glorification de quelque chose que nous avons détruit. Nous finissons par nous demander à quoi cela peut bien servir d'essayer de faire ressusciter ce qui ne peut plus être, à questionner ce retour romantique à la nature et à une culture depuis si longtemps évanouie. Et voici que Voldeng traduit cette colère qui nous saisit devant le gâchis que nous avons nous-mêmes causé. Le noir s'installe dans ce monde lumineux, la montagne « offre ses plaies ouvertes au soleil / L'air s'étouffe de mortelles fumées ». L'Amérinde n'est plus qu'un « chevreuil blessé » et « la Nature se meurt », le castor n'est plus qu'un « castor empaillé ». Il n'y avait pas d'autre conclusion possible.

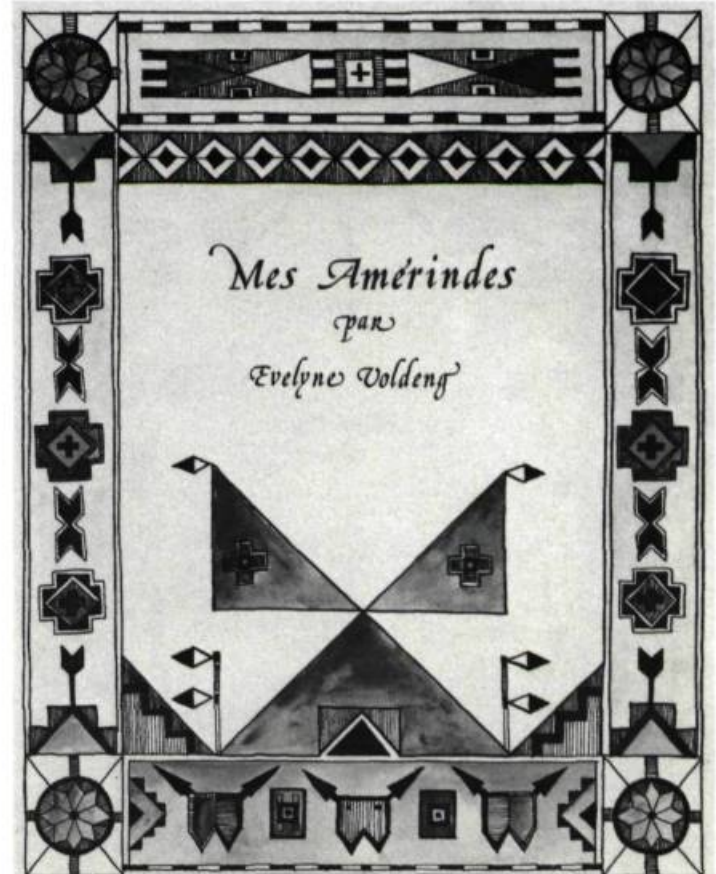
Dans un sens donc, le recueil de poèmes d'Évelyne Voldeng est un texte politique. Bob Boyer, artiste métis et directeur du Département des arts indiens du Collège fédéré indien de la Saskatchewan, qui a créé la couverture du volume, y a trouvé, dit-il, l'image d'un pays qui peut avoir existé et qui pourrait, d'une certaine façon, être, si nous ne l'avions pas détruit.

Évelyne Voldeng donne à rêver et à réfléchir. Il faut espérer qu'il n'est pas déjà

trop tard, que le monde, amérindien ou autre, peut encore être refait, que d'autres générations pourront retrouver un monde lumineux et de couleurs.

Évelyne Voldeng, **Mes Amérindes**, poèmes, Régina, Éditions Louis Riel, 1987, 68 pages.

Mes Amérindes est un livre fort de poésie et de pensée.



Cet ouvrage a été couronné avant publication par «L'ITALIA D'ARGENT (1987) DE LA POÉSIE» que lui a décerné le Centre Culturel International «PELLE DI LUNA» de Rome.


Les Éditions Louis Riel